

Objet d'étude : la poésie

Voir sur le site Méthode Grammaire et stylistique.

COMMENTAIRE COMPOSE

Attention, le commentaire est largement rédigé, mais tout n'est pas exploité, et il faut l'améliorer.

René-Guy CADOU (1920-1951), *Hélène ou le règne végétal*, 1945.

C'est à Rochefort-sur-Loire, dans l'arrière boutique de la pharmacie de Jean Bouhier, que se retrouveront un groupe de jeunes poètes, en rupture avec le conformisme littéraire du régime de Vichy, et qui revendiqueront le droit de chanter l'amour de la vie. On y comptera René Guy Cadou, Jean Rousselot, Jean Bouhier, Luc Bérumont qui fera plus tard, comme écrivain et journaliste littéraire, tant pour faire connaître les poètes et la chanson poétique à texte, Marcel Béalu, Lucien Becker, Michel Manoll... Rochefort, une école littéraire ? Cadou avait l'habitude de répondre « tout juste une cour de récréation ».

Le 17 juin 1943, une jeune fille native de Mesquer, Hélène Laurent (1922-2014), elle-même poète, vient avec un groupe d'amis le voir à Clisson. Il l'épousera en 1946. Nommé instituteur titulaire à Louisfert en octobre 1945, Cadou s'y installe et mène avec les gens du village la vie simple du maître d'école en sabots et pèlerine ; et c'est la kyrielle des copains, « Les Amis de haut bord » qui, la classe terminée, viennent saluer le poète. C'est après la classe que le poète pose la blouse grise d'instituteur et monte dans la chambre de veille : Cadou sait que le temps lui est compté, c'est dans cette petite chambre, qui s'avance telle la proue d'un navire sur « la grande ruée des terres » qu'il écrira en cinq ans une œuvre lyrique de première importance. La maladie va l'emporter en 1951. Il n'avait que 31 ans.

Hélène ou de la prédestination...

Je t'attendais ainsi qu'on attend les navires 1
Dans les années de sécheresse quand le blé
Ne monte pas plus haut qu'une oreille dans l'herbe
Qui écoute apeurée la grande voix du temps

Je t'attendais et tous les quais toutes les routes 5
Ont retenti du pas brûlant qui s'en allait
Vers toi que je portais déjà sur mes épaules
Comme une douce pluie qui ne sèche jamais

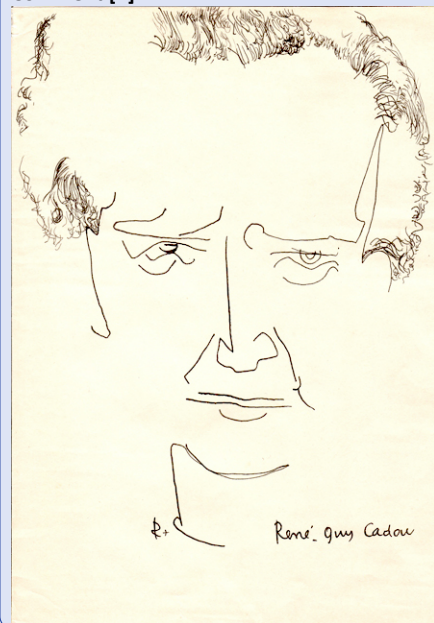
Tu ne remuais encore que par quelques paupières 10
Quelques pattes d'oiseaux dans les vitres gelées
Je ne voyais en toi que cette solitude
Qui posait ses deux mains de feuille sur mon cou

Et pourtant c'était toi dans le clair de ma vie 15
Ce grand tapage matinal qui m'éveillait
Tous mes oiseaux **tous** mes vaisseaux **tous** mes pays
Ces astres ces millions d'astres qui se levaient

Ah que tu parlais bien quand toutes les fenêtres
Pétillaient dans le soir ainsi qu'un vin nouveau
Quand les portes **s'ouvraient** sur des villes légères
Où nous allions tous deux enlacés par les rues. 20

Marion Duvauchel 8/6/2017 14:20

Comment [1]:



Marion Duvauchel 8/6/2017 14:32

Comment [2]:



PROPOSITION RÉDIGÉE

Introduction

La femme est évidemment un *topos* de la littérature et en particulier un topos de la poésie. Absente, défaillante, celle qui aime ou qui s'en va, elle est éternellement chantée. Elsa, Marie, Cassandre, Hélène, elles ont été célébrées. Mais entre *les Amours* de Ronsard, entre l'Hélène de la Pléiade, ou celle de R. Guy Cadou, il y a un gouffre esthétique. Au XX^{ème} siècle, le surréalisme a envahi et renouvelé les terres de la littérature, et si R.G. Cadou n'appartient pas au mouvement, il est imprégné de l'esthétique nouvelle. Il invente même une esthétique nouvelle. Le texte est un chant à Hélène, la femme attendue, cherchée, enfin là, qui éclaire toute l'existence. Hélène, c'est la femme en tant qu'elle est la source d'un monde de son et de lumière, d'un monde de significations, un monde enfin vivant. Et c'est aussi la femme réelle, qu'il a aimée.

En cinq quatrains en alexandrins, c'est un hymne à Hélène qui se déploie. Le temps d'Hélène est un temps révolu, le temps de l'attente et de manque d'Hélène, le temps du déjà-là dans la solitude du poète, le temps de la quête inlassable et le temps d'Hélène, le temps de l'existence exaltée et accomplie.

Si le texte est un hymne à la femme et à l'amour, ce topos récurrent est cependant radicalement renouvelé par l'esthétique singulière. Nous analyserons ce renouvellement à partir de trois thématiques qui organisent le texte : la faim et la soif de l'absente, le déjà-là de la présence et le chant du monde quand Hélène était là. Car le temps d'Hélène est un temps révolu...

La faim et la soif d'Hélène

L'attente... L'attente est d'abord ce qui caractérise la voix poétique. « Je t'attendais ». Je t'attendais et non « je t'ai attendu ». C'est que la voix poétique a un destinataire : cette Hélène dont nous ne savons rien, sinon qu'on l'a beaucoup et longtemps attendue, comme en témoigne l'anaphore du premier vers des deux premières stances.

Cette attente se présente sous deux aspects : la faim et la soif. La faim est symbolisée par les blés qui ne mûrissent pas, par la métaphore de la famine et l'attente des navires, apportant marchandises, mais aussi nourriture. La soif aussi, puisqu'elle est comparée à une « douce pluie qui ne sèche jamais ». Elle est donc l'eau, l'eau de pluie, celle qui permet la croissance des plantes, et en particulier de ce blé, qui produit le pain.

Mais la voix poétique ne se contente pas d'exprimer l'attente. Elle ne dit pas seulement la faim et la soif, l'attente, mais aussi la quête d'Hélène. Quête inlassable symbolisée par les espaces de la recherche : « tous les quais, toutes les routes ». Le « pas brûlant » du poète a cherché le long des quais de gares, sur les chemins du monde, inlassablement, ce que l'enjambement fait ressortir.

Une temporalité ambiguë : le déjà-là d'Hélène

Et pourtant Hélène si attendue, si cherchée, si espérée, Hélène est déjà-là, elle est une donnée de l'existence du poète qui lui préexiste, et qui préexiste à sa quête. « La grande voix du temps » domine en effet tout le texte, le temps sans Hélène, le temps avec Hélène : ces deux temporalités sont passées.

Cette réalité en creux, qui n'existait pas encore, qui n'existait que dans les éléments fragiles est évoquée dans les images insolites : « quelques paupières ou quelques pattes d'oiseaux sur des vitres gelées », (v...), qui symbolisent la fragilité et sans doute aussi l'inexplicable. Ou encore « cette solitude » qui

Marion 8/6/2017 13:22

Comment [3]: Vous avez donné les informations que l'on attend : situer le texte dans le genre (la poésie), dis quelques mots sur l'auteur et sur le grand angle d'approche du texte (le renouvellement d'un topos). Vous annoncez à présent votre plan. Le grand axe, c'est le renouvellement du topos poétique, et vous le déployez en trois moments qui constituent trois approches thématiques : la faim et la soif d'Hélène, la quête d'Hélène et l'hymne à la femme qui donne sens et vie à l'existence

pose ses deux mains de feuille sur le cou du poète. Quoi de plus léger que la feuille, qui peut sécher et s'effriter en poussière ?

Le manque et l'attente d'Hélène, et le monde qui retentit d'elle dans l'attente d'elle, comme dans le temps de sa présence. Elle habite le monde du poète (et sa poésie), dans une temporalité problématique. Tout le poème est au passé, comme si Hélène n'était plus, mais dans ce passé, il y a le temps de l'attente d'Hélène, et le temps du présent avec Hélène.

Elle est portée comme une douce pluie qui ne sèche pas, symbole de ce qui assure la croissance et la fertilité. Et elle est déjà là. « Et pourtant c'était toi... ».

Hélène ou ce qui fait exister

Hélène est évidemment la source de toute joie, de tout bonheur, et elle est celle qui donne au monde sa consistance, sa sonorité, que ce soit dans le manque, l'attente fébrile et affamée comme dans la présence. Elle est ce qui fait exister. Dans le manque, l'attente, la quête éperdue... Mais c'est évidemment dans la présence qu'éclate le chant de bonheur et d'exultation, dans la dernière strophe. Hélène parle et tout est repeuplé, pour paraphraser un vers célèbre. Les portes s'ouvrent, les fenêtres pétillent, le monde devient un son et lumière.

Ce *son et lumière* apparaît sur le plan stylistique comme la conséquence de la voix d'Hélène. « *Ah, que tu parlais bien quand* ». Le « quand » met en place la dimension temporelle. Il s'agit d'un système corrélatif à quatre termes, concomitant. Hélène qui chante, les portes qui s'ouvrent, les fenêtres qui pétillent et les amants qui vont enlacés. Même si grammaticalement le statut de la relative (complément de nom) ne fait pas apparaître le quatrième terme – les amants vont enlacés dans des villes où les portes s'ouvrent- comme concomitant, de fait, il appartient à l'ensemble du système corrélatif. Simplement, il fait aussi apparaître la métaphore. Qui a jamais vu des portes s'ouvrir comme par miracle devant des amants enlacés, sauf dans le monde enchanté de Zébulon ?

(voir sur le site « grammaire et stylistique »).

Hélène apparaît ainsi comme la métaphore de ce qui fait vivre, de ce qui ouvre, éveille, illumine et rend signifiant. Un être atemporel, enraciné dans les modalités d'existence du poète. Celle qui était là « déjà », là avant d'être là...Autrement dit, un être prédestiné, la Femme éternelle, celle qui donne au monde sa consistance et sa plénitude.